

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [8] (1905)
Heft: 11

Artikel: Chasse au crocodile
Autor: Talloires
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-255109>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Chasse au crocodile

Admettons qu'un de ces dimanches la chasse vous favorise au point que, parcourant une plaine avec votre fusil et votre permis de chasse, vous abattiez un pauvre lapin de garenne qui ne demandait qu'à vivre. Le cœur en joie, vous reprendriez le chemin de la ville.

Mais supposez que, soudain, maître Jeannot ressuscite au fond de votre carnier, et que, sans requérir votre permission, il prenne la poudre d'escampette ! Vous passeriez par un mauvais moment, car votre colère serait presque aussi grande que votre frayeur.

L'aventure m'est arrivée, mais « en grand ! »

Si court que soit le séjour qu'un Européen fasse en Amérique tropicale, il serait sans exemple que des amis ne lui procurassent pas les émotions d'une chasse au gros gibier. C'est que les bêtes abondent dans ces régions. A quelques kilomètres de capitales aussi modernisées que Caracas, Bogota ou Panama, pour ne parler que de ces trois villes, on rencontre encore de grands fauves, que l'on peut chasser sans qu'aucun garde-champêtre se présente pour constater le port du permis...

— Avez-vous jamais tué un caïman de votre vie ? m'avait demandé en plaisantant Don Ramon Estrada, riche *haciendero* des rives de l'Orénoque.

Sur ma réponse négative, il m'apprenait que nous partirions tous deux le lendemain matin pour tuer quelques *lagartos*. Une pirogue, conduite par douze *palanqueros* (mariniers qui se servent de la perche, ou *palanqua*), nous emporterait vers la région particulièrement fréquentée par ces monstres.

Cette chasse est l'une des plus aisées et des moins dangereuses qu'on puisse faire dans ces pays. Il suffit d'être prudent et bien armé. Or, nous avions chacun une carabine à répétition, avec balles à pointe d'acier. Quant à la prudence, on en acquiert forcément en vivant en pleine nature.

Nous voici arrivés, après une heure de navigation le long des rives de l'Orénoque, dans les parages que nous avons fixés comme but à notre excursion ; ils sont bien choisis ; ils ne nous ménagent pas de déceptions. Entre plusieurs îlots qui coupent la large surface liquide, nous distinguons dans le fil de l'eau des points blanchâtres qui reluisent au soleil : ce sont autant de museaux de *lagartos*.

Déjà, nous pourrions les prendre pour cibles. Mais quel avantage tirerions-nous de la fusillade ? Nous tenons à rapporter quelque trophée. Il faut donc adopter une tactique plus intelligente.

Nos douze mariniers ont cessé leurs chants. Nous avançons sans bruit. Et le sort nous favorise : sur une plage ensoleillée, à deux cents mètres de distance, un énorme crocodile se livre — pour la dernière fois, espérons-le ! — aux douceurs de la sieste.

— A vous, *caballero* ! me murmure Don Ramon, m'invitant à donner le premier coup de fusil.

Penché à l'avant de la pirogue, ma carabine en joue, j'attends que les mariniers aient diminué la distance. A cent mètres de la rive, ils cessent leur manœuvre pour assurer à l'embarcation une stabilité parfaite. Et la détonation de mon Winchester fait retentir les échos des rives boisées.

— *Lo tomo !* crient les hommes, en hurlant de joie. Il en a pris !

Réellement, sans le blesser à mort, ma balle a dû pénétrer quelques part dans le corps du monstre. Réveillé en sursaut, il s'est mis à battre furieusement de la queue les mangliers voisins. Dressant la tête et ouvrant sa gueule immense, il prend sa course vers le fleuve. Mais, simultanément, deux détonations retentissent, et le reptile s'arrête, foudroyé.

Avec une politesse toute castillane, Don Ramon m'affirma que la bête m'appartenait, qu'il avait tiré trop précipitamment et que c'était bien ma seconde balle qui avait eu raison du monstre. Mais une question se posait : disséquions-nous le cadavre sur place ? L'avis contraire prévalut. C'est vous dire qu'un quart d'heure plus tard, le caïman, qui mesurait exactement six mètres quarante-quatre centimètres, prenait place dans le fond de la pirogue, où nos douze mariniers l'avaient hissé non sans efforts...

Nous avons fêté notre capture par quelques rasades d'*anisado*, et l'on est plutôt gai dans la longue pirogue, taillée à l'indienne dans un tronc de cèdre-acaïjou. Le gibier que nous rapportons est encombrant, et plusieurs de nos palanqueros ne se font pas faute, en poussant leur perche, de passer et de repasser sur le caïman. Don Ramon et moi occupons l'arrière de l'esquif, et nous causons avec trop d'animation pour nous plaindre de la monotonie du panorama.

Car rien n'est plus monotone que les rives de ces grands fleuves américains, couvertes qu'elles sont de hautes futaies qui fournissent des horizons trop rapprochés.

Soudain, des cris d'épouvante nous font dresser la tête, et le spectacle dont nous sommes témoins nous glace d'horreur. Ce cadavre, que nous emportons depuis près de deux heures dans le courant de l'Orénoque, s'est ramimé à l'improviste. Les immenses mâchoires s'ouvrent et se referment avec bruit, en une série de spasmes irréguliers, et la queue se met à battre les parois de la pirogue.

Sur nos douze mariniers, trois ou quatre, perdant l'équilibre en raison des brusques mouvements du monstre, sont tombés à l'eau, et les autres, se rendant compte enfin de ce qui se passe, s'y jettent à leur tour, d'un plongeon précipité.

Quant à Don Ramon Estrada et à moi, notre situation devenait des plus critiques. Imiter nos *palanqueros*, nous jeter à l'eau tout habillés, et avec les lourdes boîtes que nous avons chaussées par mesure de précaution, car les serpents venimeux pullulent dans cette région, c'était risquer de se noyer.

D'autre part, il est toujours dangereux pour un Européen qui habite depuis peu les pays chauds de garder des vêtements mouillés, ou simplement humides. Neuf fois sur dix, une pareille imprudence lui vaudra un accès de fièvre pernicieuse.

Mais il y avait un second parti à prendre : rester à l'arrière de la pirogue et achever le monstre en lui déchargeant nos fusils à bout portant au défaut de l'épaule. Cependant, cette façon de procéder était certainement plus dangereuse que l'autre. Un coup de queue pouvait nous briser les jambes ou nous jeter par dessus bord.

De toutes façons, nous ne pouvions donc éviter la baignade. Déjà, je me dépouillais de ma ceinture-cartouchière

avant de faire le plongeon, lorsqu'il me sembla remarquer que les mouvements du *lagarto* perdaient de leur intensité.

Effectivement, les mâchoires cessèrent soudain de s'entrechoquer; le corps s'affaissa sur les pattes repliées; la queue se trémoussa encore faiblement. Enfin, deux minutes après sa résurrection, le monstre gisait de nouveau au fond de la pirogue, immobile.

Je ne voulus point tenter la chance une seconde fois avec ce... Lazare à écailles, et je passai mon fusil à l'un des mariniens, remonté sur l'avant de la pirogue. La balle qu'il tira à bout portant dans les naseaux du monstre ne provoqua pas la moindre convulsion... TALLOIRES.

*** CONSEILS D'HYGIÈNE ***

Conseils aux jeunes mères

Pour un enfant nouveau-né, des soins d'hygiène continuels, une régularité des repas et des fonctions sont absolument nécessaires.

Tous les jours un bain de 5 à 10 minutes de durée, bain simple (amidon ou son, si la peau est un peu irritée). Si l'enfant est un peu nerveux, cela surtout au moment de la dentition, on peut donner des bains de tilleul. On peut après chaque bain faire des frictions sur le corps avec de l'eau de lavande ou de Cologne coupée de moitié d'eau tiède. Toujours poudrer largement l'enfant, lui savonner la tête et la lui brosser d'avant en arrière puis d'arrière en avant.

Lui laver les yeux, le nez, les oreilles à l'eau boriquée.

Surveiller chaque jour toutes les parties du corps.

Bien bander le ventre et ne pas oublier de maintenir le nombril avec une boulette d'ouate.

Pour l'alimentation, il faut énormément de régularité si l'on ne veut pas amener de troubles d'estomac et d'intestins.

L'enfant tout petit prendra le sein ou le biberon toutes les deux heures. Une fois seulement au milieu de la nuit; lorsqu'il sera plus grand et qu'il prendra une quantité de lait plus forte, on ne lui donnera plus que toutes les trois heures.

Il ne faut jamais secouer l'enfant après la tétée.

Il ne faut commencer les soupes qu'à partir du neuvième mois au moins.

Suralimentation de l'enfant

L'enfant ne doit pas trop prendre, la suralimentation engendre une forme spéciale de gastro-entérite qui s'annonce par des regurgitations répétées (rejet de lait non caillé) presque aussitôt après la tétée; le vomissement, au contraire, se produit une heure après la tétée et expulse du lait caillé.

Les regurgitations habituelles qui ont eu lieu après chaque tétée doivent éveiller l'attention de la mère, et indiquent que l'enfant prend plus de lait que ne peut en contenir son estomac.

Cette suralimentation peut entraîner des poussées de diarrhée et des vomissements. Le ventre devient gros, l'estomac se dilate, soit l'enfant prospère, mais alors il devient obèse, pâle et mou.

Soit l'enfant dépérit.

Dans ce cas, diminuer la durée des tétées et les espacer.

Si l'enfant est insuffisamment nourri : le visage est pâle, les urines rares, les selles peu abondantes, les chairs

flasques, le poids insuffisant.

Quand on a recours au biberon, certaines précautions sont indispensables : employer du lait bien bouilli ou stérilisé ; tenir toujours les biberons très propres après qu'ils ont servi.

Dentition

L'évolution se fait en général dans l'ordre suivant :

De 3 à 7 mois. Incisives médianes inférieures.

De 8 à 10 — 4 incisives supérieures.

De 12 à 14 — Incisives latérales inférieures et 4 molaires internes.

De 18 à 20 — Canines supérieures puis inférieures.

De 20 à 24 — 4 molaires externes.

Il ne faut pas se hâter de faire marcher l'enfant ; on doit le laisser avec ses propres forces, se traîner à terre et se relever.

Il est indispensable de faire vacciner l'enfant dans les trois premiers mois de sa naissance ou même plus tôt s'il règne une épidémie de petite vérole ; le vaccin est le seul préservatif de cette maladie. H.

*** LA MODE ***



Costume de ville

Costume en lainage uni. Corsage plat, garni d'un empiècement en guipure crème se prolongeant jusqu'à la taille en forme de plastron. Manches découpées, garnies d'un bouffant de guipure et fermées par un poignet. Jupe unie garnie de pattes ou quilles en même guipure et disposées en dégradés partant de derrière. Ceinture en velour drapé se rapportant au ton du tissu.